

Cover Page



Universiteit Leiden



The handle <http://hdl.handle.net/1887/20524> holds various files of this Leiden University dissertation.

Author: Seli, Djimet

Title: (De)connexions identitaires post-conflit : les Hadjeray du Tchad face à la mobilité et aux technologies de la communication

Issue Date: 2013-02-13

Chapitre 2 : Que pourrions-nous savoir des populations du Guéra?

Introduction

Il n'est pas aisé de donner une définition statique des populations de la région du Guéra, tellement il existe une diversité d'origines et d'histoires des groupes et aussi les caractéristiques qui sont censées les définir ont connu de profonds bouleversements à cause des crises qui ont prévalu très tôt au lendemain de l'indépendance du pays. Néanmoins, pour permettre à nos lecteurs d'avoir une idée de ce que sont ces populations qui font l'objet de notre étude et que nous aurons du mal à trouver des mots sous lesquels les ranger, nous allons les aborder dans un premier temps sous l'angle de leur histoire. En effet, si les informations de la période précoloniale sur ces populations ne nous sont fournies aujourd'hui que petitement par les quelques sources de la tradition orale qui se raréfient de nos jours, les données sur la période coloniale et post-coloniale ont fait l'objet des travaux de quelques ethnologues (Merot, 1927 ; Aert, 1954 ; Lebeuf, 1959 ; Le Rouvreur, 1962, 1966 ; J-F Vincent, 1962 ; Fuchs, 1962 & 1997 ; Pouillon, 1975, Blondiaux, 1976 ; Chappelle, 1980 etc.), qui ont laissé d'intéressantes informations tantôt sur l'origine des populations, tantôt sur leurs organisations sociale et religieuse, bien que ces travaux comportent beaucoup de contradictions, d'imprécisions, de zones d'ombre et d'insuffisances. Bien qu'elles servent de base à la connaissance des populations du Guéra, les informations laissées par ces auteurs essentiellement structuralo-fonctionnalistes (Strauss, 1949 ; Radcliffe-Brown, 1968), très préoccupés à l'époque à trouver des rapports entre les différentes structures ethniques, ne peuvent de nos jours permettre de comprendre la société hadjeray qui a connu depuis lors assez de remous politiques qui ont apporté d'autres caractéristiques, dynamiques à la définition de ces populations du Guéra. C'est ainsi que des récents chercheurs (de Bruijn et Van Dijk, 2003) ont essayé de comprendre la société hadjeray à travers ses dynamiques mues par les crises politiques (De Bruijn, 2004, 2006, 2007, 2008) et écologiques (Van Dijk, 2004, 2008) que la région du Guéra a connues.

Cependant, compte tenu de leur séjour très bref et de leurs regards extérieurs à la société hadjeray, ces derniers aussi n'ont pu aborder certaines dynamiques sociales et sociétales qui font l'identité hadjeray, que seul un regard intérieur pourrait déceler. En outre, l'avènement des technologies de l'information et de la communication ayant sensiblement accéléré la globalisation, a apporté d'autres dynamiques à la définition des uns et des autres des populations hadjeray. C'est pourquoi, il nous a paru nécessaire de faire la présentation de la région du Guéra telle présentée par la littérature et appropriée par les populations hadjeray elles-mêmes et montrer les imperfections et les insuffisances de cette littérature sur la base de notre regard intérieur, étant nous-même issu de cette société. Cette présentation aura le mérite de nous permettre de comprendre les enjeux culturels,

politiques et communicationnels qui se jouent pour la dynamique identitaire de ces populations.

Le milieu physique de la region du Guéra

Carte 2.1 Localisation géographique de la région du Guéra.



Source : compilation de l'auteur inspirée des cartes de l'Atlas du Tchad (2003).

La région du Guéra, territoire des populations hadjeray est géographiquement située au Centre-sud du Tchad entre le 10^e et le 20^e degré de latitude Nord et le 18^e et 20^e degré de longitude Est. Elle couvre une superficie de 58950 km², soit 5% de la superficie totale du pays. Elle est limitée au nord par le Batha, à l'ouest par le Chari-Baguirmi, au sud par le Moyen-Chari, et à l'est par le Salamat et le Ouaddaï. Ces coordonnées géographiques mettent la région du Guéra à cheval entre les parties septentrionales et sahéniennes du Tchad et la partie méridionale comprenant la zone soudanienne.

A l'intérieur des frontières de cette région, on trouve un relief accidenté composé des chaînes de montagnes dont les plus hauts sommets sont le mont Guéra situé dans la sous-préfecture de Bitkine culminant à 1613 m et la chaîne d'Aboutelfane située à Mongo qui se dresse à une hauteur de 1506 m. Mis à part ces sommets, il existe bien d'autres montagnes à travers tout le territoire de la région du Guéra, dans presque chaque village ; c'est ce qui a servi de refuge à chaque village pendant les périodes de razzia. Entre les nombreuses montagnes de la région du Guéra se trouvent de grandes vallées boisées et giboyeuses qui servent de terrain pour des activités agricoles et pour les activités de la chasse. Les montagnes si nombreuses dans cette région n'ont pas seulement déterminé la configuration du sol et de la végétation, mais elles sont aussi à l'origine de l'appellation désignant les habitants de cette région : les Hadjeray. En effet, Hadjeray est le nom d'ensemble donné par les Arabes aux populations montagnardes habitant le massif central tchadien, à savoir la région du Guéra.

Photo 2.1 Paysage typique de la région du Guéra. Ici, une vue de quelques montagnes dans le triangle des villages Abtouyour-Bideté-Mataya.



Source : photo prise par l'auteur en 2009.

Le processus de formation administrative de la région Guéra

En 1956, lorsque le Guéra apparaît pour la première fois comme entité territoriale politique et administrative, il fait partie d'un vaste ensemble appelé territoire du Tchad. Avant d'être en 1956 une préfecture comportant quatre (4) sous-préfectures (Mongo, Bitkine, Méfî et Mangalmé) et aujourd'hui carrément une région avec deux départements et une dizaine de sous-préfectures, la région du Guéra avait connu au départ des frontières mouvantes, puisque tracées tantôt au pif tantôt en pointillés. À l'intérieur du territoire du

Tchad, la région du Guéra, pays des Hadjeray a connu un perpétuel changement de statut organique et des frontières. Ces mutations administratives opérées au gré des réalités sociologiques des populations, ou au gré des circonstances politique, économique et parfois sécuritaire et parfois aux désirs mêmes des administrateurs et étalées sur plusieurs décennies avaient pour point de départ l'occupation militaire du Tchad par la France en 1912.

En effet, l'histoire de la formation administrative du Guéra commence par la fin de l'entrevue d'Ammalahi¹⁴ entre un conquérant militaire français, le capitaine Durand et l'Aguid DJAATNE¹⁵ du Ouaddaï du 19 novembre 1903 où il était décidé que le chef-lieu de 'cercle de Bousso' abritant la troisième compagnie militaire soit repoussé à Méfî. Un poste y est installé à cet effet et servant de chef-lieu de cercle de Boa commandé par le capitaine RUEFF. Pour les populations qui plus tard allaient être appelées Hadjeray, commence une nouvelle ère : celle de la colonisation.

L'acte suivant fut la création du poste de Boullong par la première compagnie du capitaine Jérusalem en 1907. D'abord une base de soutien au dissident et prétendant au trône de l'empire du Ouaddaï en l'occurrence Acyl installé à Ati et menant des activités subversives contre le roi du Ouaddaï, Boullong devient enfin le chef-lieu de la subdivision d'Abou-Telfane¹⁶. Le 1^{er} septembre 1909, ce sous-secteur qui dépend de Bokoro devient indépendant. Puis par une circulaire N°32 du 25 novembre 1909, le Lieutenant-Colonel commandant le territoire, crée la circonscription du Batha qui comprend trois subdivisions dont celle d'Abou-Telfane et dont le chef-lieu Boullong jugé trop excentrique doit être transféré sur un autre lieu qui reste encore à déterminer.

Début 1910, des événements se produisirent à Ouaddi-Kadja dans le Ouaddaï et eurent pour conséquence la fermeture momentanée du poste de Boullong (février, mars). Du 19 au 23 mars 1910 s'effectue le transfert du poste de Boullong à Mongo. Toujours en 1910, Méfî qui évoluait jusque-là en marge de la région du Guéra en tant que poste administratif, fut rétrogradé au rang d'un simple point de subdivision du Baguirmi.

En 1914, sur demande du commandant Largeau, le gouverneur général (P.I) Estébé créa la circonscription du Moyen-Batha. Elle comprendra la subdivision d'Oum-Hadjer et celle de Mangalmé avec un poste à Am-Dam, afin de sécuriser les convois qui ravitailleraient la marche des troupes françaises vers Abéché et aussi une mesure destinée à lutter contre les pillards qui se multipliaient dans cette région et sur cet axe. Cinq ans plus tard, les raisons ayant disparu, la circonscription du Moyen-Batha fut supprimée. Mangalmé revient au Batha (subdivision de laquelle dépendait la région d'Abou-Telfane) et son poste d'Am-dam au Ouaddaï. À cette époque, la localité de Bitkine n'était qu'un simple terrain de chasse pour le village Odjo tout près.

En 1924, au point où devait se dresser aujourd'hui, la ville de Bitkine, était installé un marché au carrefour de quatre chefs-lieux de cantons (canton Kenga, canton Arabe Oumar, canton Dangaléat, et canton Diongou Guéra) tous distants de 16 à 18 kilomètres. Une décennie se passa sans qu'il y ait une retouche. Puis vint en 1936 la 'Réforme Renard' du

¹⁴ C'est une ancienne localité située entre la ville d'Ati et Bokoro et qui a aujourd'hui disparu.

¹⁵ Djaatné ou Diatné est le représentant de l'empereur du Ouaddaï dans la région du Batha.

¹⁶ Abou-Telfane est un nom éponyme de la montagne d'Abou-Telfane, nom donné durant les premières années de la colonisation au territoire qui allait aujourd'hui devenir la région du Guéra. Ce nom d'Abou-Telfane est utilisé au même titre que le nom Boullong pour désigner la même entité territoriale et humaine de l'actuelle région du Guéra.

nom du gouverneur chargé de l'appliquer. C'était une centralisation à outrance. Le Tchad tout entier est réduit à quatre (4) départements. La subdivision de Mongo est englobée dans le département du Kanem-Batha et celle de Melfi dans le Baguirmi. Mais cette réforme ne dura que trois ans. Jugée trop absurde et génératrice de fréquents conflits de compétence, elle fut abrogée par le décret du 31 décembre 1937. Le Batha est détaché du Kanem et le Baguirmi reconstitué. Du 06 mars au 27 mai 1944, Melfi est érigé en chef-lieu du cercle du Baguirmi, puis quelque temps après, il est rattaché à la subdivision du Salamat en tant que district.

En vertu de l'arrêté du 18 juillet 1956 du Haut-Commissaire de la République de l'Afrique Equatoriale Française, la région du Guéra est créée. Font partie de cette entité administrative, les districts de Mongo et de Melfi qui jusque-là évoluait séparément chacun avec d'autres entités territoriales voisines. Le 22 mars 1960, par un décret, la ville de Bitkine est érigée en poste administratif de Mongo et le même acte réglementaire fait de Mangalmé un Poste administratif, mais du district d'Oum-Hadjer. L'année 1965 a vu la consécration de Bitkine en sous-préfecture. Mangalmé lui emboîtera le pas quatre ans plus tard. Le 05 mars 1969, elle fut transformée en sous-préfecture et transférée au Guéra. C'est depuis cette date que le Guéra a acquis ses frontières actuelles. Aujourd'hui, à l'intérieur de ce territoire de 58.950 km², d'autres transformations continuent d'avoir lieu. 1999 vient avec son lot de changements : on ne parlera plus en termes de préfecture du Guéra mais du département du Guéra qui, en plus de ces quatre sous-préfectures, aura les postes administratifs de Chinguil, Mokofi et de Baro. En 2002, d'autres changements se produisent. Le département du Guéra qui devient Région du Guéra et éclate en deux. Il y a d'une part celui du Guéra qui comprend les sous-préfectures de Mangalmé, Mongo, Bitkine et d'autres nouvellement créées : Baro, Niergui, Bagoua et d'autre part le Département de Barh Signaka avec pour chef-lieu Melfi avec à ses côtés les sous-préfectures nouvellement érigées de Mokofi et de Chinguil.

Enfin, en 2006, le département du Guéra lui-même va s'écarter en trois départements où chacune de trois principales villes qui le composaient c'est-à-dire Mongo, Bitkine et Mangalmé devient chacun un département avec ses sous-préfectures. Cependant, ces quatre départements se retrouvent toujours dans un même territoire appelé la Région du Guéra et ce malgré le redécoupage territorial du Tchad qui a vu charcuter des régions entières. Malgré cette fracture interne, le Guéra garde ses frontières de 58 950 Km² et accède au statut de région du Guéra.

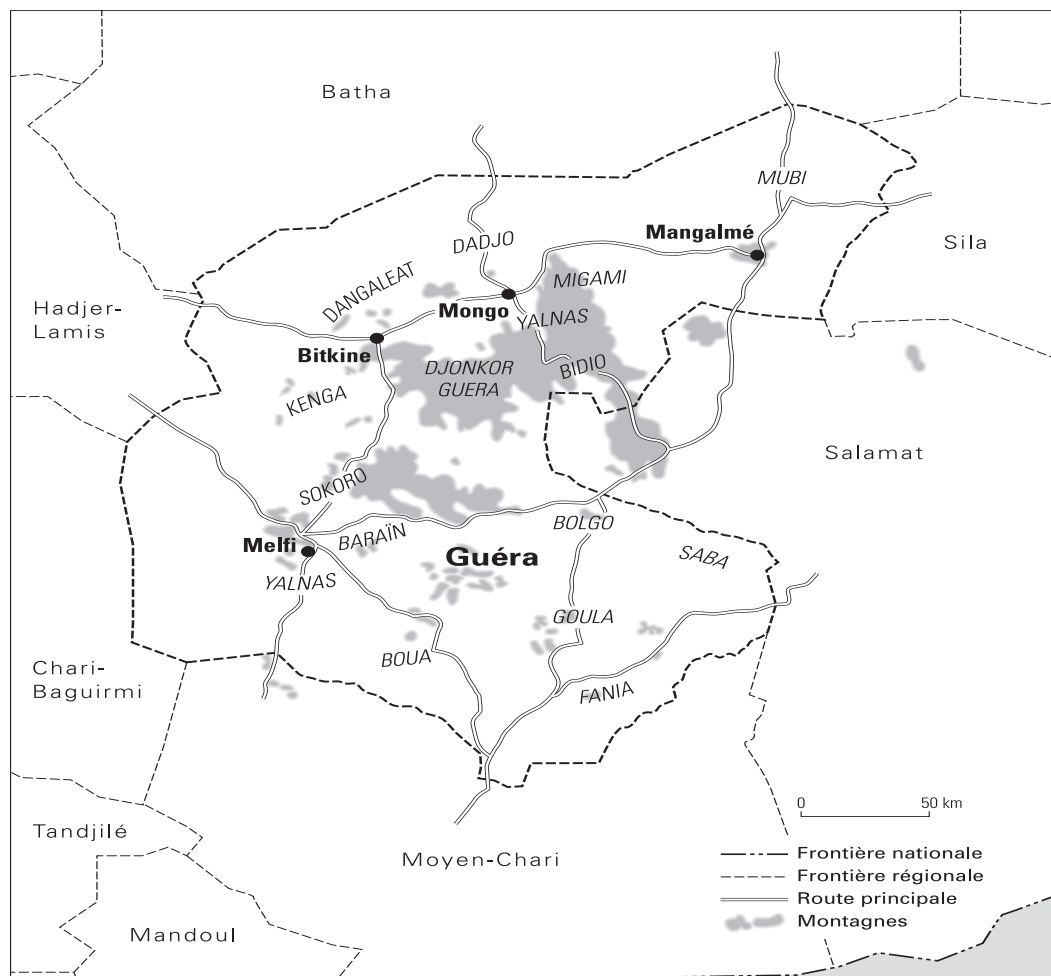
En somme, l'année 1956, qui a vu la création de la région du Guéra marque un pas très important dans la constitution de l'identité hadjeray par la délimitation géographique de ses populations qui désormais se sentent fixées sur leur sort et s'acceptant comme des frères, et ce malgré leurs différences linguistiques.

À l'image du processus de la constitution de son territoire constitué de plusieurs entités territoriales différentes, la région du Guéra va regrouper du point de vue de ses populations, une mosaïque humaine aux multiples contrastes, dont il convient de présenter à grands traits tel que l'ont conçu la colonisation et les ethnologues avec les incohérences que nous, en tant Hadjeray connaissant les réalités de ces populations de l'intérieur, essayerons de relever.

La société hadjeray, une mosaïque humaine aux multiples contrastes

La région du Guéra renferme plus d'une quinzaine d'ethnies dont les principales sont : Les Baraïn, les Bidio, les Dadjo, les Bolgo, les Dangaléat, les Kenga, les Koké, les Migami, les Moubi, les Dionkor Guéra, les Fania, les Goula, les Saba, les Sokoro, les Arabes Oumar etc. Il existe d'autres groupes plus ou moins apparentés à ces ethnies, mais dont les tailles se résument quelquefois à un village ou deux villages. Chacun de ces groupes 'ethniques' comporte des caractéristiques linguistiques, culturelles qui la différencient un peu des autres, même si, dans certains cas, on trouve des liens de parenté linguistique et culturelle.

Carte 2.2 Localisation des principaux groupes ethniques du Guéra.



Source : compilation de l'auteur inspirée des cartes ethnique de Fuchs, 1962 et linguistique de la SIL 2005.

Faute des données sérieuses datant de la mise en place des populations dans cette région, les histoires des origines de ces différentes populations actuelles de la région du Guéra sont restées assez confuses, voire contradictoires. Car les données orales d'aujourd'hui confrontées aux sources écrites laissées par les explorateurs (Nachtigal, 1876 ; Carbou, 1912 ; Barth, 1927), les administrateurs coloniaux français (Bruel, 1929 ; Duault,

1935 ; Lapie, 1945) et les ethnologues africanistes (Merot, 1927 ; Aert, 1954 ; Lebeuf, 1959 ; Le Rouvreur, 1962 J-F Vincent, 1962 & 1975 ; Pouillon, 1975), ou les missionnaires (Vandame, 1966 & 1967 ; Franco, 1997) présentent des nuances ; même si fondamentalement, les grandes tendances, les traits caractéristiques restent les mêmes.

La plupart des données retiennent que les populations actuelles de la région du Guéra sont regroupées en deux grands groupes ethniques qui seraient venus tous de l'Est (Merot, 1927 ; Lebeuf-Annie, 1959 ; Aert, 1954). Il s'agit du groupe nilotique renfermant les ethnies Migami, Bidio, Dangaléat et Dadjo. Les éléments de ce groupe sont venus en différentes vagues successives entre le XIV^e et le XVI^e siècle (Aert, 1954).

Le second groupe est le groupe Charien, composé essentiellement des Kenga, d'où seraient dérivés les Sokoro, les Baraïn, les Saba. Ce groupe serait arrivé plus tard vers le XIV^e siècle. Quant aux Mubi, fixés dans la sous-préfecture de Mangalmé, c'est une population apparentée aux Dadjo et dont la mise en place serait antérieure à celle du groupe nilotique. Outre ces ethnies précitées, il y a les 'Yalnas', qui constituent une importante communauté à Mélfé et à l'Est de Mongo. Enfin, il existe une population arabe Oumar implantée dans la sous-préfecture de Bitkine.

À côté de cette littérature qui fait état des repères temporel et spatial de la provenance et de la mise en place des populations hadjeray, il existe aussi des sources orales actuelles qui abondent tantôt dans le sens de la littérature et tantôt s'en écartent. Mais chacune de ces sources, comporte des zones d'ombre et suscite des interrogations. Ainsi par exemple, d'après ces sources, les Dadjo sont situés dans la zone de Mongo à l'ouest de la région du Guéra. Dans la mise en place des populations hadjeray, la plupart des données (Le Rouvreur, 1962 ; Aert, 1954 ; Lebeuf, 1959) s'accordent à dire que cette population serait arrivée au Guéra à une époque fort récente. Ils viennent de l'Est du Tchad, plus précisément de la région de Goz-Beida. Cela dit, dans cette dernière région, il existe encore des populations dadjo qui sont restées très parents à leurs cousins de la région du Guéra. Cependant, contrairement aux Dadjo Silah de l'Est du Tchad qui sont foncièrement musulmans, les Dadjo du Guéra quant à eux allient allègrement islam et religion traditionnelle locale la Margay comme l'a si bien noté Lebeuf (1959 : 108) : « bien qu'ils soient tous islamisés, ces peuples demeurent fermement attachés à leur religion ancestrale qui serait proche de celle des kinga (sic). Les prêtres dadjo, 'Tojonye', entretiennent des autels constitués par des petites maisons de paille qui sont dédiées au dieu suprême 'Kalge.' ». De tous les groupes ethniques de la région du Guéra, le groupe dadjo est celui qui présente le moins de contradictions quant à la direction de leur provenance. Cependant, les deux grandes tendances existant au sein de ce groupe posent la question de savoir si ces deux groupes sont tous venus à une même époque. N'y a-t-il pas un seul groupe dadjo qui aurait assimilé l'autre ?

Les Kenga, sont une population située au sud-ouest de la région du Guéra, occupant la sous-préfecture de Bitkine. L'histoire rattache cette population aux populations du Baguirmi situées dans la région voisine du Chari-Baguirmi au sud du Guéra, lesquelles populations avaient fait prospérer un puissant royaume au 15^e siècle et dont la paternité est justement attribuée à ce groupe (Merot, 1927 ; Nachtigal, 1876). En effet, l'histoire retient que l'empire du Baguirmi situé au Sud-ouest du Tchad serait fondé par les Kenga. L'une des preuves est le lien politique privilégié qui existe encore de nos jours entre les Kenga et la famille royale du Baguirmi (Fuchs, 1966 & 1997). Ces deux populations gardent d'ailleurs jusqu'à nos jours une affinité linguistique. Aussi, d'autres sources (Pouillon, 1975)

rapprochent les Kenga des populations sara habitants de la zone méridionale du Tchad, d'autant plus que les sources orales de mise en place et peuplement dans la région du Guéra indiquent que les populations sara auraient séjourné dans la région du Guéra, plus précisément dans le village Sara-Kenga, avant de descendre vers le sud comme le confirme l'actuel chef¹⁷ de ce dernier village en ces termes :

'Oui les Sara, les populations actuelles du Sud du Tchad ont vécu ici à une période fort récente mais que je ne peux pas dater. Ils étaient sur la montagne que tu vois (montrant du doigt la montagne qui se trouve à moins de 500 m de l'emplacement du village Sara-Kenga actuel). À leur départ, ils ont laissé un puits regorgeant d'eau. Pendant les mois de sécheresse de mars, avril, mai, juin où nos puits ici tarissent, nos femmes partent s'approvisionner en eau dans ce puits. Plusieurs des cadres Sara du Sud sont venus ici voir cette place que leurs grands-pères leur ont indiquée. La dernière visite d'un cadre Sara est celle de Gazonga, un célèbre chanteur tchadien, qui remonte en 1996'.

Pour la petite histoire, le nom du village Sara-Kenga est donné en souvenir du séjour de cette population sara aujourd'hui implantées dans le Sud du Tchad, mais qui garde aussi comme les populations du Baguirmi une affinité linguistique. À ce sujet, les Sara (du Sud) ne cessent de blaguer avec les Kenga, pour leur montrer leur lien de parenté en reprenant la célèbre citation qu'aurait reprise le premier président tchadien en l'occurrence, Tombalbaye, lui-même Sara : « les Kenga sont des Sara perdus ». En fait, si les données linguistiques et la toponymie de nom du village Kenga semblent attester de l'affinité de ces deux groupes ethniques, ne s'agit-il pas là de deux groupes distincts qui auraient cohabité dans la même localité? Par ailleurs, force est de constater que les auteurs font souvent mention des Kenga venant de L'Est, comme si les Kenga ont un groupe homogène ; alors les Kenga 'conquérants' auraient trouvé sur place des populations autochtones 'Jenange'¹⁸, sorties des montagnes, lors de leur arrivée (Fuchs, 1997 ; J-F Vincent, 1962, 1975 ; Vandame, 1967; Pouillon, 1975). Ce qui tend à démontrer la diversité même du groupe kenga.

Les Dangaléat, sous-groupe de la vague d'immigration dite nilotique, sont implantés à l'ouest de la région du Guéra. Jamais des sources contradictoires n'ont circulé au sujet d'une ethnie de la région du Guéra comme à propos des Dangaleat. Une des sources les faisait venir de l'est avant même l'arrivée de précédentes ethnies décrites ci-dessous (Le Rouvreur, 1962). Cette Source est de temps à autre confirmée par certaines sources orales actuelles qui les faisaient venir de l'est, précisément du Ouaddaï du moins pour les Dangaleat du Nord-ouest au voisinage de Mongo (Pouillon, 1975). En revanche, d'autres sources les faisaient venir du Sud, les faisant dériver des populations boa, originaires de la localité de Korbol d'où ils seraient venus pour s'installer dans la région du Guéra au siècle dernier (Lebeuf, 1959 : 109-110 ; Pouillon, 1975 : 230-231). De cette nuance ou contradiction des sources, il convient de se demander si les populations qu'on appelle Dangaleat ne seraient pas divisées elles-mêmes en deux populations distinctes provenant de deux directions différentes : l'une du sud en l'occurrence les Dangaleat de Korbo basés à l'ouest et l'autre venant de l'est, c'est-à-dire les Dangaleat du nord-ouest ?

¹⁷ Homme, environ 67 ans, paysan, chef du village Sara-kenga dans la sous-préfecture de Bitkine, interview réalisée en avril 2009

¹⁸ Est un terme kenga, la langue d'une des ethnies du Guéra et qui signifie : 'gens de la terre'. En fait, les gens de la terre sont supposés sortis de la montagne et ils ont un droit de propriété sur la terre, par opposition aux gens du pouvoir que constituent les gens venus par vague les trouver et qui détiennent le pouvoir politique.

Les Diongor Abou-Telfane aujourd'hui Migami et les Diongor Guéra (Mokilagui/Guerguiko) dans la sous-préfecture de Bitkine occupent respectivement les parties les plus hautes et le plus escarpées, des chaînes de montagnes d'Abou-Telfane et les massifs du Guéra, deux localités distantes d'une soixantaine de kilomètres. Ces populations faisaient partie des occupants les plus anciens (Lebeuf, 1959 : 109 ; Le Rouvreur, 1962) et les plus imperméables à la pénétration extérieure de par la forteresse que présentent les montagnes et dans lesquelles elles avaient trouvé refuge. Les traditions orales les faisaient venir de l'est d'une région entre Abéché et le Soudan (Pouillon, 1975), bien que d'autres sources contradictoires font de ces deux groupes, des populations aux origines différentes et venant de directions différentes. Si le groupe Diongor Abou-Telfane ne fait pas l'objet de débat quant à la direction de sa provenance c'est-à-dire l'Est du Tchad, le groupe Diongor Guéra fait l'objet de débat quant à la direction de leur provenance et même du lien qui l'unit au groupe Diongor Abou-Telfane. Car certaines sources les feraient venir du sud, de la région du Baguirmi (Pouillon, 1975). Cette source demeure cependant muette quant à l'explication sur le même premier nom qui désigne ces deux groupements qui en vérité, ne parlent pas la même langue.

Les Bidio sont une population localisée entre les Diongor Abou-Telfane et les Dadjo, occupant un espace au sud de la région du Guéra. Cette population venue aussi de l'Est serait dérivée des populations bideyat, originaires de la région de l'Ennedi au Nord-est du Tchad (Lebeuf, 1959 : 110). Cette source apporte de l'éclairage au débat actuel sur le lointain lien entre les Bidio et les Zagawa Bideyat. Car les détracteurs de cette source ont tendance à voir en cette source une alliance stratégique des Bidio avec les Bideyat tenants, du pouvoir politique du Tchad actuel. Alors que les sources faisant état du lien de parenté entre les Bidio et les Bideyat dataient de 1950, comme si demain on dénierait le lointain lien qui existerait entre les Kenga et les Baguirmi, entre les Dangaleat de Korbo et les Boa de Korbol si un jour une de ces ethnies venait à accéder au pouvoir.

Les Moubi habitent la zone située à l'est d'Abou-Telfane. Leur présence dans cet espace semble très ancienne. Ils sont une population qui d'après Le Rouvreur (1962 : 128) qui très proche des autres populations de l'Est, précisément des Kadjakse avec qui ils partageraient les mêmes origines (Lebeuf, 1959). La différence fondamentale que présentent ces derniers par rapport aux autres ethnies de la région du Guéra, c'est qu'ils sont demeurés étrangers à la pratique de la religion ancestrale la Margay. Ce trait caractéristique, ainsi que le rattachement administratif fort tardif de la sous-préfecture de Mangalmé à la région du Guéra en 1959 fait dire à certains africanistes comme Chapelle (1980: 178) que : « cette dernière (sous-préfecture de Mangalmé), qui n'est pas peuplée d'Hadjeraï mais de Moubi, n'a été introduite dans la préfecture du Guéra que par prélèvement sur le Ouaddaï et sur le Batha, que pour les nécessités du «maintien de l'ordre ». En déniait l'identité hadjeray à ces populations, cet auteur fait comme si l'identité hadjeray se résume aux pratiques de la religion ancestrale ou à l'ancienneté de l'appartenance à la préfecture du Guéra. Si tel est le cas, les populations de la sous-préfecture de Méfî qui ont longtemps oscillé entre les préfectures du Moyen-Chari, du Salamat et du Chari-Baguirmi, ne seraient pas aussi peuplées des Hadjeray ; alors que comme nous le verrons un plus loin, l'identité hadjeray n'a pas des caractéristiques spécifiques. En principe, tous ceux qui sont originaires des ethnies implantées dans l'ancienne préfecture du Guéra sont Hadjeray, qu'importent leurs pratiques religieuses et la date de son appartenance administrative à la région du Guéra.

Quant aux sous-groupes : saba, mogoum, sokoro, baraïn, les sources les feraient dériver d'une des deux branches des Kenga, plus précisément la branche qui se serait dirigée vers le sud pour se fixer dans la région actuelle de Méfi pour donner naissance à cette pléiade des groupes très apparentés. Les Yalnas, terme arabe qui signifie « les enfants des autres » sont un groupe implanté dans la région de Mongo et de Méfi et considérés comme des descendants d'esclaves affranchis, des fugitifs et des réfugiés de toutes parts (Lebeuf, 1959 ; Aert, 1954 ; Le Rouvreur, 1962). Il constitue un cas à part qui pourrait faire l'objet de toute une étude tant ce groupe se déroge aux principaux éléments qui caractérisent les autres populations hadjeray qui les entourent de toute part: Ils ne connaissent pas d'autres pratiques religieuses traditionnelles que l'islam et n'ont pas une langue propre, à part l'arabe dialectale tchadien. La question qu'on a envie de poser à ces sources est celle de savoir que les différentes ethnies du Guéra précitées n'ont jamais constitué un groupe de conquête, pour aller capturer des esclaves. Alors, les Yalnas sont les descendants d'esclaves de qui ? Les fugitifs de quels empires conquérants ?

Arrivés à une époque fort récente et clôturant de ce fait la mise en place des populations du Guéra, des Arabes Oumar appartenant à la tribu diaatné, se sont installés à l'ouest de la région du Guéra chez les Kenga. Aussi, les Arabes nomades prenaient au cours de leur transhumance, chaque saison sèche, l'habitude de sillonner la région du Guéra à la recherche du pâturage.

Au terme de ce bref tour d'horizon des ethnies composant la région du Guéra et de leurs racines tantôt locales, tantôt de l'est, tantôt du sud, on se retrouve avec une région qui, à elle seule est un Tchad en miniature, d'autant plus qu'elle renferme des ethnies qui ont des accointances avec un grand nombre des ethnies du Tchad. Il apparaît donc que la région du Guéra est demeurée véritablement au centre du Tchad, comme l'indique sa position au centre du Tchad ; car elle dispose de quelques ethnies qui de par leur histoire et leur pratique culturelle se sentent liées aux populations de l'est ou du nord et aussi, il y a des ethnies qui se sentent un peu plus liées aux populations du Sud du Tchad. En somme, la diversité de la population hadjeray reflète l'histoire de celle-ci qui lui provient de toutes les directions et qui malheureusement lui dicte des conduites à tenir, comme l'a bien noté Fuchs (1997 : 18) : « Les Hadjeray eux-mêmes n'ont pas décidé de leur sort historique, ils furent soumis aux impulsions émanant des centres historiques environnants. Autrement dit, l'histoire des Hadjeray, pour autant qu'elle est accessible à l'histoire, se fit à Abbéché (sic), Massenya, Koukawa, Yao, N'Djamena (Fort-Lamy), Paris ».

Cela dit, pour vrai que cela puisse paraître, l'histoire des populations hadjeray n'est que la construction des ethnologues et autres chercheurs africanistes qui ont fixé le cadre temporel et spatial de la provenance des groupes formant les populations actuelles de la région du Guéra. Cette histoire construite par ces derniers s'est malheureusement imposée aux populations hadjeray elles-mêmes qui l'ont appropriée et adoptée de la manière dont l'ont écrite ces auteurs africanistes. Ainsi, malgré les diversités qui les caractérisent, les populations du Guéra, se caractérisent par des liens de 'fraternité' à l'extérieur de la région du Guéra.

En dépit de ces différences et diversités d'ordre historique, les populations ont en commun quelques pratiques sociétales de base. La société hadjeray est divisée en villages qui comportent en leur sein des clans. Chaque clan occupe un quartier à part dans le village. Le clan est à son tour composé de familles. L'ensemble hadjeray est une société patrilinéaire où chaque membre de la famille occupe la place que lui a réservée la société depuis des

génération. La famille est de type 'paternaliste dirigiste' à la tête de laquelle se trouve le père. Il est chargé de subvenir aux besoins de la famille. Il est l'ordonnateur des dépenses en matière de produits vivriers même si ces produits proviennent du rendement d'un travail collectif de la famille. Cette configuration de la famille est à l'origine de quelques conflits tantôt de générations entre les jeunes et les parents tantôt du genre.

Cependant, qu'elle rende fidèlement ou non compte des réalités de l'histoire des populations hadjeray, l'histoire construite par les différents auteurs qui datent pour la grande majorité de la période coloniale ou de l'aube de la période postcoloniale ne permet pas aujourd'hui de saisir la société hadjeray dans la complexité de ses nombreuses dynamiques sociales, sociétales et identitaires nées de la période des crises politiques, écologiques et idéologiques qui sont intervenues ces trois dernières décennies (Netcho, 1997 ; Garondé, 2003). C'est pourquoi d'autres chercheurs plus récents (De Bruijn & Van Dijk, 2003, 2007), qui ont séjourné dans la région du Guéra pour comprendre l'histoire et le quotidien de ces populations, ont été captés par d'autres réalités, d'autres histoires des populations hadjeray liées aux crises politiques. Ainsi, les travaux de De Bruijn (2006, 2007, 2008) portent presque exclusivement sur les conséquences des crises politiques et écologiques où elle fait voir la mobilité et la paupérisation qui affectent la population, consécutives aux violences et crises politiques qui ont sévi dans la région du Guéra. Quant à Van Dijk (2004, 2008), ses travaux en rapport aussi avec les crises politiques et écologiques montrent la déchéance du système agricole, ainsi que la gestion du rendement à l'ère de l'abandon de la religion ancestrale sous la pression du rouleau compresseur islam et de la conséquence des crises politiques et écologiques sur la formation physique des populations hadjeray. Certes les travaux de ces derniers auteurs ont constitué une avancée sensible dans la compréhension de la dynamique de la société hadjeray actuelle. Cependant, ils demeurent muets quant à la dynamique de l'identité hadjeray que les crises politiques, écologiques, etc., avaient contribué à faire fluctuer.

L'une des dynamiques engendrées par les périodes de crises est la mobilité. En effet, victimes à la fois des crises politiques, écologiques et sociales, les populations vont s'entremettre à la stratégie de la mobilité (Monographie du Guéra, 1993 ; De Bruijn, 2007). L'autre conséquence des crises était la politique de la terreur mise en place par certains régimes politiques qui a fini par avoir un impact sur l'état psychologique des populations qui ont en conséquence développé une manière de se communiquer rythmée par les crises. En rapport avec ce dernier aspect, on trouve les technologies de l'information de la communication, plus particulièrement la téléphonie mobile qui pourrait apporter une intéressante touche et imprimer un rythme particulier à la dynamique de la société hadjeray. Ces trois éléments constituent des dynamiques nouvelles que la présente thèse aborde à travers les différents chapitres qui la constituent. Pour pouvoir les expérimenter, certaines de ces dynamiques nous ont créé un véritable problème méthodologique de recherche. Ce problème méthodologique relève du dilemme du désir de nos enquêtés de parler et de leur peur d'être écoutés, de peur d'être persécutés dans un contexte d'insécurité politique dans un pays de répressions politiques comme le Tchad.

Méthodologie : nos difficultés et stratégies de recherches

Pour répondre aux différentes questions formulées dans la problématique et dans les différentes parties de l'introduction au sujet des populations hadjeray telles que présentées, il nous fallait trouver un outil de collecte de données. Comme l'énonce Aïchatou (2012 : 34),

‘En sciences sociales, la pratique de la recherche nécessite l’utilisation et le choix d’outils qui permettent d’aborder et de pénétrer le terrain choisi. Le choix de ces outils revient au chercheur et dépend aussi du type de données qu’on veut recueillir. Ce choix peut être fait avant d’aller sur le terrain et parfois s’impose de lui-même une fois sur le terrain’. À cet égard, nous avons opté pour une approche historico-anthropologique qui consisterait à recourir tantôt aux archives, tantôt aux interviews pour rendre le plus possible compte du passé et du présent de la société qui fait l’objet de notre étude. Cependant, faute d’archives (inexistantes), puisque brûlées, nous avons dû recourir à la méthode d’enquête qualitative car comme dit Le Meur (2002 : 2), cette méthode ‘constitue un processus dynamique, ouvert, évolutif, loin de toute idée de manuel vue comme une liste de recettes ou de propositions opératoires’. Le choix de cette méthode nous recommande de construire notre thèse sur la base de ‘méthode approfondie des cas’ (Balandier, 1955) ou ‘*extended case method*’ de l’école de Manchester (Gluckman, 1962; Mitchell, 1983;) où l’étude peut partir d’un seul cas ou d’un petit groupe isolé pour voir les résultats extrapolés à un niveau général, étant donné que quelles que soient les conditions, on ne peut interroger toute la population qui fait l’objet de l’étude. Dans ce sens, nous avons bâti notre travail sur la base du récit de vie de Hamat dont les détails projetés à un niveau général nous ont permis de comprendre le climat général sociopolitique de la société hadjeray en général. Afin de cerner les différents angles de nos questions dans le vécu quotidien des populations hadjeray, il fallait nous immerger dans leur société, leur cadre de vie, leur débat culturel et politique, par notre présence physique.

Etant donné que l’un des axes centraux de nos recherches concerne le lien entre les Hadjeray vivant dans leur région d’origine, le Guéra, et la communauté des déplacés et d’immigrés au Nord du Cameroun, il était pour nous impératif d’opter pour des recherches multi-sites, d’autant plus que les d’interviews que nous avons obtenues auprès des enquêtés, que ce soit dans la région du Guéra ou ailleurs, nous renvoient souvent à d’autres personnes clés comme témoins importants, comme acteurs incontournables ou comme faisant partie de la principale chaîne d’une action, mais qui se trouvent, soit parmi les populations hadjeray déplacées de la région du Lac-Tchad, soit du Baguirmi, soit parmi la diaspora du Nord du Cameroun, soit dans la région du Guéra. L’un des exemples est celui de l’histoire de Hamat qui, pour pouvoir comprendre son réseau de communication qui lui a permis de nous repérer, nous étions amené à chercher le cousin qui lui a donné notre numéro de téléphone et aussi les personnes du réseau des passeurs qui l’ont aidé à partir au Cameroun au plus fort moment de l’insécurité et que nous avons circonscrit à trois personnes vivant dans des endroits différents. L’un vit au Guéra dans le village Tchalo, l’autre à N’Djamena et le troisième se trouve dans la région du Lac-Tchad. Cet exemple de Hamat n’est que la partie visible de l’iceberg de beaucoup d’autres interviews, données qui, pour les recouper, nécessitent de faire la navette entre les localités du Guéra, de la région du Lac-Tchad, et du Cameroun où sont concentrées les populations déplacées et immigrées hadjeray à cause des crises politiques et écologiques. À cette fin, nous avons choisi de séjourner dans la région du Guéra, plus précisément dans ses deux principales villes que sont Mongo et Bitkine, et dans quelques-uns de leurs villages environnants. Aussi, nous avons été amené à séjourner parmi la communauté émigrée hadjeray dans les régions du Chari-Baguirmi et du Lac-Tchad et enfin parmi la diaspora hadjeray du Nord du Cameroun, pour saisir les conditions de vie matérielles et morales des populations hadjeray afin d’avoir une idée des relations entre, d’une part ces populations et l’Etat, et d’autre part entre les

différentes composantes de ces populations elles-mêmes et enfin de voir la place qui est la leur au sein de la communauté tchadienne au tissu social caractérisé ces dernières décennies par une hiérarchie sociale (Rapport Commission d'Enquête, 1993 ; Bayard, 1997 : 43 ; Djikolmbaye, 2008 : 78 ; Beral et al. 2008 : 47 ; Debos, 2008 : 169) au gré des changements des régimes politiques adossés sur les ethnies.

Afin de pouvoir valablement traiter notre sujet, nous avons de prime abord opté pour la méthode des recherches ethnographiques basée sur les observations, les interviews, les récits de vie et les recherches documentaires basés sur les archives. Mais chacune de ces méthodes nous ont mis devant de rudes épreuves qui découlent de l'héritage d'un pays de guerres tribales d'une part, et d'une région meurtrie par de longues années de guerre civile dont elle fut l'épicentre d'autre part. En raison de longues guerres qui ont émaillé la vie du Tchad et partant la région du Guéra, la collecte des données n'a pas été des plus aisées. Elle a été parfois impossible, en ce qui concerne les archives. En effet, la région du Guéra, épicentre de l'insécurité due à la forte implantation de la rébellion, a vu la quasi-totalité de ses archives administratives incendiées plusieurs fois par les rebelles qui, par moments effectuaient des raids sur les villes de Mongo, de Bitkine, ou de Melfi généralement tenues par les forces et une administration gouvernementales. La dernière destruction, en date, des archives fut en 2008 lors de l'occupation de la région du Guéra par une coalition des rebelles ayant échoué dans le raid qu'elle avait lancé sur N'Djamena. Ci-dessus le bâtiment abritant les bureaux du gouverneur de la région du Guéra et les archives régionales du Guéra incendié par ladite rébellion.

Photo 2.2 Ruines de la préfecture du Guéra, pillée et incendiée par les rebelles en 2008.



Source : photo prise par l'auteur en 2010.

À défaut des archives, il fallait nous reporter intégralement sur les sources orales. À cet effet, nous n'eûmes pas non plus la tâche facile, car il ne fallait pas non seulement

déployer notre talent de chercheur pour convaincre les gens de parler, mais notre conscience était mise à rude épreuve devant des problèmes d'ordre éthique découlant d'un contrat de confiance entre un chercheur et ses enquêtés.

Bâtir la problématique et émettre des hypothèses sur la description des variables et indicateurs sociaux, socio-économiques et sociopolitiques des populations hadjeray, tant de la région du Guéra que d'autres localités était notre option méthodologique. Pour collecter les informations orales qui constituent les principaux 'datas' de notre travail, nous avons utilisé la méthode qualitative mêlant observations directes, Interviews avec des questions semi-structurées, des focus groupes et des observations participantes.

Photo 2.3 Scène d'un focus groupe dans le village Abtouyour.



Source : photo prise par l'auteur en 2009.

Afin de nous imprégner des réalités publiques et privées, des pratiques publiques et des pratiques cachées aux fins d'enrichir la science, nous avons été amené dans cette méthode qualitative, à mêler plusieurs méthodes pour recueillir les différents aspects des données concernant notre thématique. Au nombre des méthodes utilisées, nous avons employé la méthode d'observation directe qui nous a permis de déceler des habitudes, des comportements typiquement hadjeray, différents des ceux des autres ethnies, des autres communautés. Pour avoir des explications à certaines des habitudes difficiles à interpréter, nous avons souvent fait recours à la méthode d'interviews avec des questions semi-structurées. Par ailleurs, étant amené à étudier les crises, la mobilité, la marginalité, les seules méthodes citées ci-haut ne peuvent nous permettre de saisir les subtilités, les circonstances, les réalités d'une vie sous la crise, sous la mobilité, sous la marginalité, alors que nous avons besoin de comprendre les réalités de la pratique de ces concepts. Pour ce faire, nous avons souvent dû recourir à des récits de vie pour comprendre certains aspects appliqués au quotidien de ces populations. Ainsi, à travers les récits de vie qui sont souvent douloureux et émouvants, on était amené à comprendre les difficultés de vie des

populations vivant dans la crise, de la mobilité. Aussi, certains angles de notre thème comme l'identité ethnique, la violence, les enjeux des technologies de l'information et de la communication, la mainmise de l'Etat sur les TIC etc. ne sont pas perçus de la même manière par les populations hadjeray elles-mêmes. Pour avoir les opinions des uns et des autres, il fallait les faire débattre afin de voir les arguments en présence. À ce propos, nous avons, soit improvisé soit soigneusement organisé des focus groupes autour d'un repas, d'un thé que les gens prennent souvent ensemble et que, sous l'effet de la convivialité, les gens ont tendance à être plus détendus, plus narratifs que de coutume.

Enfin, pour mieux étudier des concepts comme la dynamique ethnique, les relations et hiérarchie sociales, il fallait faire partie de certaines organisations spécifiques qui luttent dans ce sens et qui ne sont ouvertes qu'aux seuls concernés. Ainsi, notre statut de Hadjeray intellectuel, donc d'acteur, nous a permis d'être dans les organisations physiques ou virtuelles fermées c'est-à-dire, ne renfermant que des hadjeray. Notre appartenance à ce groupe nous a permis de faire des observations participantes qui nous ont permis, en tant que chercheur, de dégager la vision, la conception hadjeray des choses, ceci nous ayant permis d'avoir une idée sur la dynamique identitaire.

Si notre position de chercheur dans sa propre communauté nous a été d'un certain avantage du point de vue de la langue, des relations, du background culturel, certains de ces mêmes éléments ont en même temps constitué un handicap pour notre recherche, car cela nous conduit à une autocensure sur un certain nombre de sources au risque de compromettre nos recherches en dilapidant le capital confiance que nous ont accordé nos enquêtés. Ainsi par exemple, étant du milieu et connaissant les interdits et les permis, nous nous sommes imposé des restrictions ou carrément des interdits d'accéder aux femmes et filles des enquêtés au risque de heurter la sensibilité de la société qui nous accueillait. Cette autocensure est un lourd handicap pour nos recherches en ce qu'elle nous prive d'importantes sources d'informations que représente la gente féminine.

Si les descriptions des habitudes, relevant de notre capacité d'observation ont été des exercices faciles, réussir les séances d'interviews individuelles et ou un focus groupe est un véritable parcours du combattant tant est profonde la crise de confiance qui sévit dans la société tchadienne en général et hadjeray en particulier car les sujets de recherche sur les périodes des événements et sur la politique sont considérés comme sensibles.

Ayant été mordu par un serpent, les enquêtés craignent même une corde

En effet, le Tchad est un pays qui, cinq ans après son indépendance, a connu une guerre civile qui se prolonge jusqu'aujourd'hui. En fait, les différents régimes politiques et rébellions qui se sont succédé ont régné par abus du pouvoir et exactions sur la base de la délation des polices politiques des régimes successifs. Cette situation de délation a créé un climat de motus et bouche cousue.

Les régimes dictatoriaux et certains mouvements rebelles tels le Front de libération nationale du Tchad (Frolinat) sont connus pour leurs méthodes de gouvernance basées sur la terreur que font régner leurs services de renseignements odieux à propos desquels par exemple un passage du Rapport de la Commission d'Enquête sur les crimes et répressions en République du Tchad sous Hissein Habré relevait : « ces organes avaient pour mission de quadriller le peuple, de le surveiller dans ses moindres gestes et attitudes afin de débusquer

les prétendus ennemis de la nation et les neutraliser définitivement [...] Elle a pleinement accompli sa mission qui consiste à terroriser les populations pour mieux les asservir »¹⁹.

Des motifs somme toute banals ont conduit aux arrestations et à la disparition définitive de centaines des personnes. Si certains motifs comme l'absence de la maison, la possession d'une certaine somme d'argent, l'attitude peu bienveillante à l'égard du régime politique ou de la rébellion, peuvent parfois coûter que des amendes ou l'emprisonnement pour une plus ou moins longue durée, d'autres motifs comme héberger un étranger, un parent venu de la ville sans s'être présenté au préalable aux autorités administratives ou à la police politique sont considérés comme très graves. Être accusé de ces motifs présentait le risque certain d'une arrestation et d'une liquidation physique extra-judiciaire.

À ce propos, Monsieur Gadaye, un des enquêtés, me démontra qu'un de ses frères voyageant du village vers le centre urbain de Bitkine, avait tenu compagnie à un inconnu qui faisait une même direction de voyage que lui. Cet acte fut considéré comme un crime très grave qui lui coûta l'arrestation et une disparition définitive.

Les souvenirs de ces moments douloureux ont constitué des traumatismes qui sont restés figés dans les mémoires des populations. La peur, la méfiance, le traumatisme se sont cristallisés chez les individus même après le départ de Hissein, au point où «La commission (d'enquête) s'est heurtée au cours de ses investigations à de multiples obstacles psychiques. Les victimes de la répression de Hissein Habré avaient peur de témoigner parce qu'elles doutaient de la mission exacte de la commission. Elles craignaient qu'elles soient un piège pour les identifier et les persécuter (...). D'autres par contre ne voulaient pas évoquer ces pénibles souffrances pour ne pas raviver leurs traumatismes et les violents chocs subis. Il a fallu beaucoup de diplomatie pour rassurer et apaiser les esprits apeurés»²⁰.

Depuis un certain nombre d'années, sous l'action des associations de Droit de l'Homme, il y a un progrès dans le respect des droits de l'Homme et certaines de ces méthodes cruelles sont en train de s'amenuiser. Mais il n'en demeure pas moins que les mauvais souvenirs de cette période ont rendu les populations méfiantes vis-à-vis des personnes en provenance de la ville, plus particulièrement de la capitale. En souvenir des moments de traumatisme, la moindre présence d'un étranger dans un village éveille le soupçon et dérange les hôtes. Cette attitude de méfiance, de peur qui, ces dernières années, s'estompait peu à peu se trouve être relancée de plus bel par l'arrivée de la téléphonie. Loin de libérer la parole et les esprits de la peur, la téléphonie mobile est venue "planter l'Etat autour de la case"²¹. À travers les multiples événements du Tchad de ces trois dernières années où des personnes ont été arrêtées, soit sur la base de leur communication téléphonique ou de par le fait qu'un mouchard puisse transmettre très rapidement les informations aux agents de renseignements du régime par le téléphone mobile. Justement ce caractère craintif, du manque de confiance à un inconnu a été l'un des premiers obstacles auxquels nous étions confronté dans la collecte de nos données anthropologiques lors de notre séjour sur le terrain. Cette réticence, cette méfiance pour des sujets politiques, a atteint son paroxysme avec une suspicion ouvertement nourrie en notre rencontre, exprimée

¹⁹ Ministère de la Justice du Tchad, Rapport de la Commission d'Enquête sur les Crimes et Détournements de l'ex-président Habré et de ses complices, p. 22.

²⁰ Op.cit. p. 9.

²¹ Expression utilisée par Malloum, un des enquêtés dans la région de Mandalia.

par un khalifa²² arabe d'Ati résident auprès du Chef de canton Migami qui contrairement aux autres villageois qui se taisent, me lance : « vous venez souvent masqués mais ici on est à mesure de connaître qui vient en agent²³ et qui vient en fonctionnaire de l'Etat ».

Les TIC: un accélérateur et un frein pour les recherches dans une société de crise de confiance

Nos recherches portant en partie sur les technologies de l'information et de la communication, ces outils ne peuvent être mis de côté dans les débats et nos observations. Ces outils présentent des avantages pour les recherches de manière générale, mais aussi beaucoup d'inconvénients dans une société en crise de confiance, comme la société tchadienne de manière générale et la société hadjeray en particulier. En effet, les TIC nous ont été d'un avantage, en tant qu'objet de mode et d'une certaine importance dans la communication. Les données en la matière s'invitent elles-mêmes dans les débats, les conversations, les interviews ou dans les observations sur lesquelles nous n'avons fait que bondir par des questions pour avoir des détails. Le premier exemple illustratif est celui de Hamat au chapitre 1. Pendant que nous nous préoccupions de savoir comment aborder les TIC dans la problématique de notre thème, la solution était venue elle-même par ce coup de fil de Hamat qui non seulement nous a permis de circonscrire la place des TIC, mais aussi de poser la problématique de notre thème de manière générale sur fond de l'importance de la place de la communication. Le second exemple est celui de l'incident tout banal ayant opposé Monsieur Mustapha à son cousin Abdoulaye à l'origine duquel se trouve le téléphone (Cf. chapitre 8). Cet incident nous a permis de remonter les informations pour comprendre les interactions réciproques entre la société hadjeray et les TIC dans toutes leurs dynamiques.

À côté de ces immenses avantages, se dressent des handicaps des recherches liés à la présence de la téléphonie mobile. Ce handicap est lié à la crise de confiance qui existe au sein de la société et au regard de certains scandales des communications mobiles (Cf. chapitres 7 & 8). Ce handicap, nous l'avons expérimenté dans une de nos interviews avec Monsieur Souaradine qui, confondant notre enregistreur que nous avions souvent l'habitude de poser devant nous et qui avait l'air de l'intimider dans ses déclarations, n'hésita pas par lapsus de nous le designer comme un objet de trahison qui consiste à piéger les personnes dans les conversations. De cette expérience, nous avons dû comprendre pourquoi certains de nos interviewés antérieurs faisaient montre de réticence dans leurs déclarations. Ces quelques difficultés d'accès aux informations et aux déclarations nous ont amené à sortir du chapeau certaines stratégies de dissuasion des enquêtés pour ne pas rentrer bredouilles.

Sauvé par notre statut de 'venu de chez les Blancs' et la stratégie du thé

Le sentiment de méfiance vis-à-vis d'un étranger et surtout d'un étranger qui parle politique s'est considérablement accru. Cette attitude paranoïaque de la population

²² Le khalifa est un représentant d'un chef, d'une communauté auprès de l'administration publique ou auprès d'une communauté donnée.

²³ Au Tchad, dans le parler populaire, le terme agent signifie 'agent de renseignements' pour le service de la police secrète tchadienne. Ce mot a une connotation péjorative, et signifie informateur, délateur. Ce sens péjoratif du mot agent comme agent de renseignements, donc opposé au bien-être de la population, vient du fait que depuis le règne de Habré, ces agents de renseignements ont fait des milliers de victimes.

tchadienne n'est pas de nature à satisfaire la curiosité d'un chercheur en anthropologie par ses questions politiques gênantes pour les informateurs.

Lorsque nous posons des questions sur la politique, nous entendons souvent répondre « vous qui venez de la ville, vous venez provoquer les abeilles sur les villageois ». Cette phrase métaphorique illustre la méfiance des villageois des inconnus et surtout des inconnus au verbe politique. Car comme le souligne un passage du rapport du règne d'un défunt régime : « Le régime a développé un ignoble esprit de délation et de suspicion entre toutes les couches de la société, au point que chacun avait peur de l'autre voire de sa propre ombre. Chacun vivait replié sur lui-même et n'osait évoquer la tyrannie sur le pays, par crainte de représailles. (...) Le citoyen moyen se sent dès lors traqué et devient méfiant à l'égard de tout le monde »²⁴.

Malgré cette méfiance, il existe des personnes audacieuses qui veulent porter à la face du monde les réalités qu'ils ont vécues et qu'ils continuent de vivre. Mais tenaillés par la peur que leurs déclarations peuvent tomber dans les oreilles des autorités ou des délateurs, ces quelques courageux informateurs qui acceptent de raconter leurs souffrances n'hésitent pas à mettre d'avance en garde contre la divulgation des informations, qui en vérité sont celles que le chercheur en anthropologie est venu chercher. Ces "enquêtés politiques" préfèrent parler sans la présence d'une tierce personne, ami ou parent soit-elle et surtout hors enregistreur, et interdisant quelquefois toute prise de notes par l'enquêteur. L'un des exemples les plus illustratifs est celui d'un de mes informateurs rencontré dans le village Boubou. Pour avoir été lui-même un ancien combattant, puis prisonnier de la tristement célèbre police politique, il en savait tellement et avait envie de libérer sa conscience. Mais paradoxalement, il ne voulait pas que ses dires soient portés à la place publique et nous mit en garde en ces termes : « Comme tu viens de chez les Blancs, je suppose que tu as pris leur comportement et tu ne vas pas me vendre. Ce que je vais te dire va rester entre toi et moi ». Et à la fin de notre entretien, il conclut par cette phrase : « seul ton homme de confiance peut te tuer. On a vu cela sous Hissein Habré²⁵ ».

Outre notre statut d'étudiant venu de l'Europe qui nous a été d'un très grand avantage, nous avons le plus souvent dû nous habiller du nom de notre famille pour mettre en avant le nom de notre père, bien connu dans la région, ce qui aussi nous a valu une certaine confiance de la part des enquêtés assez réticents à notre premier statut personnel.

La stratégie du thé

Si notre statut de 'venu de chez les Blancs' ou le nom de notre famille nous permet d'être accepté comme chercheur, mais pas comme délateur, il ne nous donne pas d'office accès à toutes les informations orales dans cette société où les gens sont fondamentalement peu bavards au risque de se faire piéger dans leurs causeries, c'est ce qui ne permet pas de capter certains non-dits, certains lapsus qui peuvent en dire longs. Pour y arriver, nous avons adopté la stratégie de thé dont la plupart des hommes sont amateurs. Au-delà de sa

²⁴ Ministère de la Justice du Tchad, Rapport de la Commission d'Enquête sur les Crimes et Détournements de l'ex-président Habré et de ses complices, p. 86.

²⁵ Après le départ de Habré du pouvoir, les archives de la police politique découvertes par la commission d'enquête sur les abus de ce dernier ont montré que beaucoup de victimes ont été dénoncées par leurs plus proches amis ou parents à qui ils faisaient confiance.

fonction de plaisir du goût qu'il présente, le thé représente un réel moment de distraction pour les adultes qui prennent en même temps de plaisir d'aborder des sujets divers.

L'opération consiste pour nous à proposer du sucre et du thé ou de l'argent à cet effet. Naturellement, le temps de préparation ou celui du partage relativement long, appelle forcément d'autres consommateurs improvisés alléchés par l'odeur ou qui nous rejoignent par curiosité de découvrir l'étranger que nous sommes. Ainsi, le temps d'attente de la préparation du thé constitue des véritables moments d'attroupement et de détente, tandis que le moment de le siroter représente un autre moment propice pour voir se multiplier les sujets, évoluer les débats. C'est l'un des rares moments où, sous le stimulus du thé, les langues peuvent véritablement se délier pour voir les gens parler sans retenue et avec beaucoup de courage, même si quelquefois cela peut être une occasion de voir les passions se déchaîner et le débat s'écarter du sujet. Ce qui peut toujours être un avantage pour le chercheur puisque, ce glissement permet des fois d'inviter qu'un sujet d'une certaine importance pour le thème de recherche invite.

Dilemme d'un 'chercheur politique' en pays hadjeray : publier et trahir ou se taire et rentrer bredouille

Les recherches anthropologiques dans le domaine de l'insécurité politique au Tchad et plus particulièrement dans la région du Guéra permettent de découvrir d'édifiantes histoires dignes des zones de conflits. Ces histoires sont susceptibles de permettre au chercheur de produire un travail original et riche de particularités intrinsèques à cette contrée. Cependant, les violences exercées, le système des délations mis en place par les rebelles et les différents régimes politiques qui se sont succédé au Tchad plus particulièrement celui de Habré, ont rendu les populations craintives, frileuses et méfiantes vis-à-vis des sujets touchant aux guerres et à la politique. Car bien souvent, lorsque nous introduisons un sujet politique, un sujet ayant trait à l'Etat, rares sont les informateurs qui acceptent de parler franchement à un anthropologue. Et s'ils viennent à accepter de parler, il n'est pas évident qu'ils acceptent de se présenter. Et s'ils acceptent de se présenter partiellement, il n'est pas évident qu'ils acceptent d'être cités comme source de l'information de peur de faire les frais de leurs témoignages.

Malgré cette attitude rétive et le réflexe de la quête d'une justice qui tараude l'esprit de certaines victimes les amène à raconter leurs histoires de vie, les exactions dont ils ont été victimes, l'attitude ambiguë et suspecte de leurs parents et amis au plus fort des événements. Mais, ces témoignages sont pour la plupart assortis de mises en garde de leur divulgation, de leur publication. La conscience du chercheur que nous étions se trouve ainsi mise à rude épreuve. On se trouvait alors dans un dilemme. D'une part, au nom de la science et pour la richesse de notre document, nous étions enclins à faire fi de la mise en garde de nos enquêtés et utiliser les informations recueillies qui sont très intéressantes et caractéristiques des zones de conflits. D'autre part, la conscience du chercheur a tendance à censurer ces informations illustratives du sujet même de la recherche, mais compromettantes pour les informateurs. Puisque révéler ces informations dont l'auteur a voulu en garder le secret s'apparente à une trahison, nous mettant dans la peau d'un délateur qui comme bien d'autres dans cette société, par des révélations jugées anodines, ont dangereusement hypothéqué la vie de leurs enquêtés. En plus de ce problème éthique de premier ordre, nous avons éprouvé beaucoup de la gêne à construire notre thèse sur la base des récits et des histoires de vie des personnes qui restent dans le contexte de la

société hadjeray ; leur vie privée que nous violons pour l'intérêt de notre thèse. Devant ce problème éthique, nous avons dû adopter une procédure qui permet de préserver la vie privée de nos enquêtés tout en utilisant les données recueillies. Cette procédure consiste à coder l'identité de nos enquêtés quitte à mettre à dos la science avec le problème de transparence et de crédibilité des sources.

Conclusion

L'historiographie des populations hadjeray produite par les différents chercheurs qui ont visité la région du Guéra permet certes d'avoir une idée de l'identité hadjeray, mais ne permet pas de saisir cette société dans sa complexité, dans sa dynamique identitaire mue par les crises politiques et écologiques qui ont durement affecté la région du Guéra au lendemain de l'indépendance du Tchad en 1960. D'où la nécessité de circonscrire aujourd'hui autrement l'identité des populations hadjeray à travers les différents événements et leurs conséquences que sont la terreur, la mobilité et les technologies de l'information et de la communication qui sont un puissant nouveau moyen de redéfinition des rapports ; par conséquent de la dynamique sociale et sociétale. Pour mieux comprendre cette société mue de nos jours par les crises, la mobilité et les TIC, il importe d'abord de revisiter dans le chapitre qui suit les décennies obscures de la société hadjeray afin de comprendre en quoi ces périodes de crises allaient impulser les dynamiques ci-dessous.